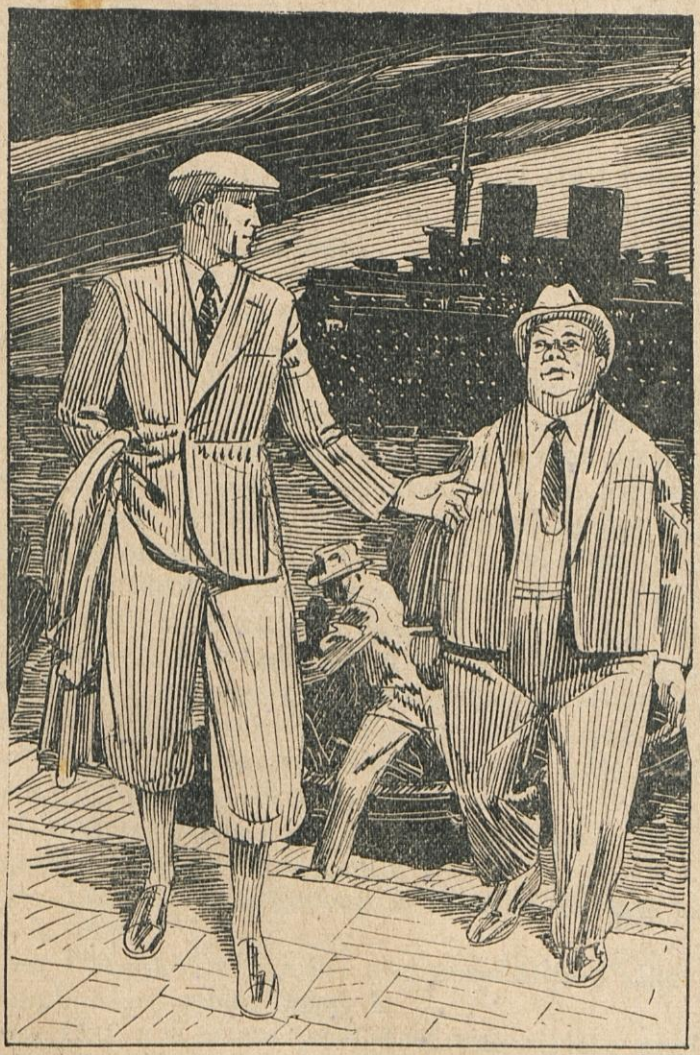
N° 102 Prix 1 fr. 20.
Belgique : 1 fr. 50



Dès que le canot eut abordé le quai, il sauta légèrement à terre... (p. 3216)

C. I. LIVRAISON 405

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

. . . . . .

Le lendemain, Claus De Groot qui était très impatient de partir sur les traces de sa chère Juliane vint s'entretenir avec le Babou.

— J'ai vu sur la carte, lui dit-il, une très belle route qui traverse la jungle et que nous pourrions suivre pour faire des excursions dans la région.

— Cette route est en effet superbe, sur la carte, Sahib, répondit l'Hindou. Je suppose qu'elle doit-être très pittoresque ; mais ni moi, ni personne de ma connaissance ne l'avons jamais vue... S'il en existe quelques tronçons çà et là, ils sont si bien cachés dans la brousse qu'on ne les voit pas... Cette chaussée, qui, effectivement était de premier ordre, a été construite sous Sher Babar, mais comme elle n'a jamais été réparée depuis plus de cent ants, elle a fini par disparaître sous la végétation sauvage qui, dans ce pays, recouvre rapidement tout le terrain que l'on ne défend pas...

— Mais alors pourquoi marque-t-on cette route sur la carte ? Pourquoi cette plaisanterie ?

L'indien haussa les épaules, comme pour dire qu'il n'y pouvait rien, puis il ajouta :

— Tenez-vous beaucoup à faire le voyage par la voie de terre ?

— Pourquoi ? Y a-t-il une possibilité d'aller dans la jungle d'une autre façon ?...

— Oui ; il existe près d'ici une rivière parfaitement navigable, que les pélerins empruntent pour se rendre jusqu'au temple dont vous avez entendu parler...

— Mais alors, ce serait parfait.. s'exclama Claus De Groot ; je vais me renseigner immédiatement.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Mais non, laissez, monsieur ; si vous le désirez, je puis vous envoyer chez un homme qui loue des bateaux lorsqu'on en a besoin...

Là-dessus, Babou Changar s'en fut donner des ordres pour qu'un messager soit immédiatement envoyé chez le propriétaire du bateau.

***

Grâce à l'obligeante intervention de Babou, Claus De Groot et ses amis purent partir dès le lendemain.

Le bateau à vapeur sur lequel ils s'embarquèrent se nommait « le Praho ». C'était un vieux remorqueur que l'on avait aménagé pour le transport occasionnel des passagers et des marchandises.

Le paysage, à travers lequel la rivière serpentait, n'était pas très attrayant. On traversait de grandes plaines arides, entre-coupées ça et là de plantations de thé et de coton...

Pendant tout le jour la chaleur fut si ardente que les passagers demeurèrent affalés sur des rocking-chair sous la tente disposée à l'arrière du pont.

Ce ne fut que vers une heure du matin que la fraîcheur relative de la nuit leur permit de se retirer dans leurs cabines.

Le lendemain, Jacques Valbert et Claus De Groot étaient en train de déguster une excellente tasse de thé, quand ils virent entrer dans le salon un superbe malais, qui n'était autre que le patron de la barque.

— Que veux-tu ? demanda Claus De Groot. Est-il arrivé quelque chose. Il me semble que nous sommes arrêtés.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Oui, Sahib. Un agent de police nous a priés de nous arrêter, parce qu'un saint homme demande à monter à bord.

— Qui est-ce ?

— C'est un « manti », qui veut faire un sacrifice à Kâli afin que les dieux de l'Inde vous soient favorables...

— Envoie-le au diable !

— Je tiens à vous faire remarquer, Sahib, que cet homme est acompagné d'un agent de police indigène qui m'a conseillé de ne pas le chasser, si nous ne voulons pas nous attirer des ennuis.

— Alors, respectons les coutumes du pays, dit Jacques Valbert ; faites monter cet homme...

Quelques instants plus tard, comme les deux amis arrivaient sur le pont, le manti était déjà à bord, tandis que l'agent de police était resté dans une petite barque, rangée à la coupée du navire.

Le manti était une beau vieillard à la peau bronzée, aux traits anguleux. L'éclat exceptionnel de ses yeux noirs et la blancheur de sa longue barbe lui donnaient une apparence tout à fait remarquable.

Sur ses bras, sur sa poitrine, sur son ventre et aussi sur son front étaient tracées des lignes blanches, signes distinctifs des adorateurs de Siva.

— Que veux-tu ? lui demanda Claus de Groot.

— Je veux faire le sacrifice de cette chèvre en l'honneur de Kâli-Ghât, répondit le manti.

— Nous ne sommes pas des hindous, répondit le jeune homme.

Le vieux cligna des yeux.

— J'accomplirai le sacrifice pour que votre retour soit heureux. Aucun équipage ne refuse de laisser célébrer cette cérémonie par un « manti » qui peut jeter des maléfices... Renseignez-vous auprès de l'agent qui m'accompagne.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Eh bien, fais ; mais dépêche-toi, répondit le hollandais.

Le vieillard avait apporté un chevreau tout noir et une besace de cuir, d'où il tira un petit pot qui avait l'air de contenir du beurre clarifié, puis deux morceaux de bois dont l'un était plat, avec un trou au milieu, l'autre plus mince et pointu.

— Voici les bâtons sacrés, dit le manti, en les montrant aux deux hommes qui le considéraient avec curiosité.

Le vieux enfonça le bâton pointu dans le trou du bâton plat, puis, à l'aide d'une petite courroie, il le fit tourner avec une rapidité vertigineuse.

— C'est comme ça qu'ils allument le feu ? dit Jacques Valbert.

— Le feu sacré pour le sacrifice, oui, répondit Claus en souriant.

Au bout d'une demi-heure, une flamme jaillit de l'ouverture du bâton plat et les deux morceaux de bois prirent feu et brûlèrent très rapidement, à cause de la résine dont ils étaient imprégnés.

Le « manti » tourna lentement sur lui-même, faisant face d'abord à l'Orient, puis à l'Occident, ensuite au Midi, puis au Septentrion, psalmodiant d'une voix solennelle :

— Lumières de l'Inde !... lumières de Sourga et d'Agni, qui illuminez la terre et le ciel !... Eclairez le sang du sacrifice que j'offre à Kâli !...

Un moment il tint en forme de croix les deux morceaux de bois qui flambaient encore, puis quand ils commencèrent de se carboniser, il les déposa sur un plateau de cuivre et jeta par-dessus un peu de beurre clarifié, contenu dans le petit pot.

Au contact de la matière grasse, les flammes se ravivèrent brusquement...

Alors, le vieux sorcier saisit le chevreau par la gorge et d'un rapide coup de kandjar le décapita, laissant le sang couler sur les bâtons sacrés.

Quand le sang cessa de couler, le « manti » recueillit les cendres devenues toutes rouges, y trempa les doigts et se traça un signe sur le front et un autre sur le menton.

S'approchant alors des deux amis, il leur fit aussi une marque au front en disant :

— Maintenant, vous pouvez partir et retourner dans votre lointain pays, sans craindre les tempêtes, car l'esprit d'Agni et la force de Kâli-Ghât est entrée en vous.

— As-tu fini ? demanda Claus en prenant quelques roupies dans sa poche pour les lui donner.

— Oui, Sahib, répondit le sorcier dont les yeux semblèrent s'allumer d'une lumière surnaturelle. Quand retournez-vous dans votre pays ?...

— Pourquoi veux-tu savoir cela ?

— C'est une question que je pose toujours aux navigateurs. Au revoir, Sahib...

Il prit le corps du chevreau et descendit dans la barque où l'agent indigène l'attendait en fumant une cigarette.

Le petit bateau se détacha de l'escalier de coupée ; mais au lieu de descendre vers l'aval, il passa derrière la poupe du navire et remonta la rivière.

Les deux jeunes gens virent alors le « manti » fixer ses yeux avec attention sur les lettres d'or qui indiquaient le nom du petit vapeur, puis se diriger rapidement vers la rive.

Les deux amis se regardèrent pour se communiquer leurs pensées.

— Que pensez-vous de cela ? demanda Jacque Valbert à son ami.

- Je pense que cette cérémonie n'était qu'un pré-

texte pour monter à bord et savoir qui nous étions, répondit Claus qui paraissait inquiet.

— J'ai eu la même idée, dit Jacques ; mais il me semble impossible que les Thugs aient deviné le but de notre voyage.

Et après un instants de silence, il ajouta :

— Si vraiment les sectateurs de Kâli se doutent de ce qui nous amène dans le pays, ce sera une partie difficile à gagner... Il faudra se tenir sur nos gardes si nous ne voulons pas risquer inutilement notre vie...

Pendant ce temps, le petit vapeur s'était remis en route et les deux amis, dont le front était soucieux, allèrent retrouver Koma et Firmin, qui, accoudés à l'arrière du petit bâtiment, jouissaient du spectacle des rives qui se faisaient de plus en plus sauvages et ou la végétation de la jungle commençait à se montrer..

CHAPITRE CDXXX

L'IMPATIENCE AUGMENTE

La vie pour Emile Zola était devenue très triste après le départ de Jeanne et des enfants. il levait souvent la tête, au milieu d'un travail absorbant, pour écouter, s'il n'entendrait pas les pas des petits dans les couloirs. Il croyait que la porte allait s'ouvrir et que Jeanne entrerait, viendrait l'embrasser et le caresser, comme elle avait coutume de le faire.

Et chaque fois, qu'il se souvenait qu'elle était partie, et qu'ils se trouvaient tous déjà en France, une tristesse infinie l'envahissait. Il lui était impossible de continuer son travail et il se laissait aller à ses rêves pendant des heures entières.

Par quelle cruauté du destin cet idylle d'un amour parfait avait-il été détruit ?

Il se disait avec amertume que c'était de sa faute si sa famille était condamnée à vivre séparée de lui, il s'était trop mis en avant dans cette lutte pour la justice et le droit.

Les journaux lui apportaient tous les jours les dernières nouvelles de France et Emile Zola suivait avidement les événements qui se produisaient en France.

Ferdinand Desmoulins avait toujours les dernières éditions des journaux de Paris et les deux hommes se tenaient au courant de tout ce qui se passait.

Un jour, Desmoulins revenant de promenade rapporta le dernier exemplaire du journal « L'Aurore ». Il était extrêmement agité.

— Regarde, Emile, une grande nouvelle...

Emile Zola était près de la fenêtre et regardait tristements les tourbillons bleus qui montaient de sa cigarette ; au son de la voix de Desmoulins, il se retourna vivement et demanda :

— Qu'y a-t-il de nouveau, Ferdinand ?

— Regarde, ici...

Desmoulins lui désignait le titre d'un article qui se trouvait en manchette :

« La révision du procès Dreyfus ».

Emile Zola sursauta, se leva d'un bond, s'avança vers son ami et prit le journal.

— Révision du procès ? Tu crois vraiment à cela ?

Desmoulins hocha la tête.

— Mais lis donc !.. tu vois bien que c'est imprimé

ici, avec tous les détails. Dreyfus est à Rennes, à la prison militaire. Le procès sera repris dans quelques jours et le jugement sera annullé.

— Dieu merci !... nous avons obtenu un résultat !..

— Oui, Emile, ton sacrifice n'aura pas été vain.

Zola fit un geste de la main.

— Ne parle pas de sacrifice, Ferdinand. Mon exil en Angleterre n'est rien à côté des souffrances que ce pauvre Dreyfus a passé, des tortures qu'il a enduré pendant des années. Dieu soit loué, la conscience de ceux qui ont accepté ce jugement ignoble s'est réveillé enfin... Maintenant, je suis sûr que Dreyfus sera acquitté ils ne peuvent pas le condamner une seconde fois !

— C'est ce que disent les journaux, mais la date de la révision n'est pas encore fixée.

Emile Zola se mit à rire.

— Il est probable que tous ceux qui ont participé à ce procès, ont une peur atroce d'être démasqués devant le peuple. Leur masque leur sera arraché. Et ils essaieront de retarder la révision par tous les moyens.

— Cela ne leur sera pas facile, répondit Desmoulins. Regarde seulement ce qu'on écrit dans les journaux. L'opinion publique prend parti pour l'accusé et on demande de tous côtés une révision du procès. Ils ne parviendront pas à empêcher ou à retarder cette révision. Si l'opinion publique ne s'était pas tellement agitée en France, ils auraient peut-être réussi à régler cette affaire en cachette et sans qu'on en parle dans les journaux. Mais, maintenant, que l'attention du public est éveillée, le monde entier réclame justice pour ce pauvre innocent.

Emile Zola prit les journaux et se mit à lire.

Son enthousiasme augmentait de minute en minute.

Ses yeux brillaient et un sourire de satisfaction apparut sur son visage.

Desmoulins l'observait. Il souriait lui aussi et lorsque Zola arrêta un instant sa lecture, il lui dit :

— Maintenant tout va changer pour le mieux

Zola tendit les bras vers ciel et s'écria :

— Je voudrais être en France maintenant...

Une immense nostalgie s'exprimait dans ces mots et il eut un sourire triste en se tournant vers son ami.

Le visage de celui-ci s'était assombri.

— Ton retour n'est pas encore possible, Emile..... dit-il d'un ton hésitant ; tant qu'un nouveau jugement ne sera pas intervenu en faveur de Dreyfus, ta condamnation ne sera pas annulée. On te mettrait immédiatement en prison, si tu rentrais, maintenant, en France. Il faut même n'y pas penser...

Emile Zola poussa un soupir de désappointement. Ses yeux s'étaient voilés.

— Malheureusement, tu as raison, dit-il d'une voix étranglée.

Pendant quelque temps aucun des deux amis ne parla.

Tous les deux étaient trop occupée par les nouvelles de la journée.

Soudain, Zola posa sa main sur le bras de Desmoulins et le regarda d'un air suppliant :

— Ferdinand, veux-tu me rendre un service ?

— Tu sais, que je suis toujours heureux, si je peux t'aider Emile...

— Pars pour Paris...

— Qu'irai-je faire, maintenant, à Paris ?

— Tu dois voir mon avocat, et lui expliquer, qu'il faut absolument, qu'en même temps qu'aura lieu la révision du procès Dreyfus, ait lieu la révision de mon affaire. S'il parvient à l'obtenir, je pourrais retourner en France. Je veux retourner en France, écoute-moi bien, Ferdinand. Je ne pourrais plus rester ici, sachant

qu'on juge Dreyfus et que je ne suis pas là pour le défendre. Comprends-tu, tu dois m'obtenir la possibilité de rentrer à Paris, car je sais qu'il sera très important pour Dreyfus, que je sois là ; je sais, que je suis à même de l'aider.

Desmoulins hocha la tête.

— Mais te rends-tu compte, des luttes que tu auras de nouveau à soutenir mon ami ?

— Je me rends parfaitement compte de tout cela, mais rien ne m'empêchera de reprendre la lutte.

— Mais cette fois, il s'agit de ta liberté, Emile. Si on n'arrive pas à prouver l'innocence d'Alfred Dreyfus, on te mettra en prison et on t'enverra peut-être au bagne.

— Mais on doit prouver l'innocence d'Alfred. Ce serait la plus grande injustice du monde, si on le condamnait encore une fois...

— Je crois que c'est impossible, mais il faut toujours compter avec l'impossible et j'aurais beaucoup de soucis, si je te savais en France avant qu'il n'y ait eu de décision prise. Ici, au moins, tu es en sûreté, et tu sais combien tous tes amis sont heureux de te savoir sain et sauf en Angleterre. Tu ne dois pas risquer ta liberté et je te prie, au nom de Jeanne et des petits, de rester ici et d'attendre.

Emile Zola se mit à arpenter la chambre.

Après un instant il s'arrêta devant son ami :

— Je ne ferai rien, sans réfléchir longuement, je te le promets, car je ne voudrais pas attrister ceux qui m'ont aidé dans ces temps difficiles. Mais je sens très bien, que l'inquiétude me tuera si je reste ici, si personne ne peut me donner toutes les nouvelles et me renseigner sur les événements. Je t'en prie, pars pour Paris, demande conseil à mon avocat, parle à tous les amis, essaie d'obtenir la révision de mon procès. Et puis, si tu

réussis, je pourrai rentrer en France, je pourrai de nouveau témoigner de l'innocence de mon ami Dreyfus.

Ferdinand Desmoulins s'approcha de la fenêtre, appuya le front sur les vitres et regarda dans la rue.

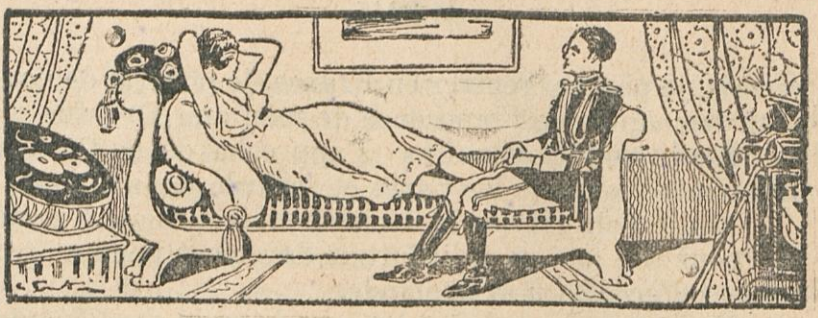
Emile Zola vit que la décision était difficile à prendre pour son ami et qu'il luttait durement pour ne pas refuser d'accéder à sa demande.

Il s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule.

— Au nom de notre amitié, Ferdinand, je t'en prie, pars pour Paris. Tu dois me rendre ce service, si tu veux être vraiment mon ami. Et plus tard tu verras que j'ai eu raison de te demander ce service. Il est très important pour moi d'être présent à la révision du procès Dreyfus. Dépêche-toi, pars le plus vite possible et arrange mes affaires, j'ai hâte de rentrer, je ne pourrais plus rester une minute.

Desmoulins hésita encore un instant... puis il se tourna vers son ami et lui tendit la main.

— Je pars, Emile, je pars aujourd'hui même et je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour obtenir que tu reviennes librement à Paris, dit-il en lui serrant cordialement les mains.



CHAPITRE CDXXXI

LA VIEILLE HISTOIRE

Lorsque Brigitte Von Stetten se contemplait dans le miroir, elle ne se reconnaissait plus.

Extérieurement et intérieurement, elle était devenue une femme complètement différente.

Et un seul être était responsable de son changement. C'était Hannsheinz de Elbingen...

Depuis cette promenade dans les montagnes, où ils avaient parlé de leur passé ; elle ne portait plus les longues robes de deuil ni les voiles sombres qui lui donnaient l'aspect sévère d'une femme âgée. Brigitte mettait des vêtements clairs et il lui semblait que tout son malheur tombait de ses épaules comme un lourd fardeau, et qu'elle pouvait respirer librement.

Elle se sentait légère, comme si des ailes lui avaient poussé durant la nuit.

Et elle se rendait compte, que chaque matin en s'éveillant, elle se réjouissait à l'idée de revoir Hannsheinz de Elbingen.

C'était étrange ; elle ne réalisait pas encore la force du sentiment qu'elle éprouvait pour lui ; mais lorsqu'elle se trouvait séparée de lui pendant quelques heures, elle s'ennuyait...

Chaque matin, lorsqu'elle se rendait sur la terrasse, Hannsheinz de Elbingen l'attendait en bas.

Et, chaque matin, il apportait des fleurs qu'il lui offrait en souriant tendrement.

Brigitte sentait battre son cœur plus vite lorsqu'elle l'apercevait et qu'elle entendait sa voix claire la saluer. Et ses yeux brillaient d'une joie immense en rencontrant ceux de Hannsheinz, dans lesquels elle voyait l'expression d'un amour profond...

Ils prenaient leur déjeuner ensemble et faisaient des plans pour toute la journée.

Madame de Schwartzkoppen était ravie de ce changement dans la vie de Brigitte. Elle raconta tout cela à son mari dans une longue lettre et lui dit, que depuis cette rencontre avec Hannsheinz, elle espérait que Brigitte pourrait oublier son triste passé et surtout la désillusion qu'elle avait eue à Paris. Elle guérirait de cette maladie morale, qui avait représenté un danger sérieux pour sa jeunesse et qui avait gâché tant d'années de sa vie.

Pour donner l'occasion à ces deux jeunes êtres, qui semblaient prédestinés l'un à l'autre, de se trouver seuls, madame de Schwartzkoppen inventait mille excuses, pour les laisser faire des excursions à deux. Elle voulait leur donner l'occasion de se mieux connaître et se réjouissait lorsque Brigitte revenait de ses promenades avec des yeux brillants et des joues fraîches comme des roses.

C'était un véritable miracle !

Cette femme silencieuse et pâle, qui avait fait trop tôt l'expérience amère de la vie, s'épanouissait, maintenant, comme une fleur, transplantée soudain au soleil. Sa beauté fragile se développait ; elle atteignait à la splendeur et Hannheinz de Elbingen ne se lassait pas de contempler sans cesse la beauté de son amie. Mais il

ne parlait pas car il avait toujours peur de l'effrayer et de perdre la confiance qu'elle lui avait lentement accordée.

Il savait de quelle cuisante douleur elle avait souffert et il la traitait avec la plus grande douceur. Il considérait Brigitte, comme une grande malade, et il la soignait comme un médecin.

Un jour, alors qu'elle était assise sur un banc, elle entendit un crieur de journaux, qui annonçait :

« Révision du procès Dreyfus ».

Brigitte sursauta, elle se retourna vite pour voir l'homme qui vendait le journal et lui fit un signe. Elle l'acheta, le déplia.

Sa main tremblait d'émotion.

Hannsheinz de Elbingen qui l'observait vit qu'elle était devenue pâle comme une morte et il demanda, effrayé :

— Qu'as-tu Brigitte ? On pourrait croire que tu es mêlée à ce procès. Tu t'intéresses tant que cela à son destin ? Dis-moi, ce qui t'a émue ?...

Brigitte leva la tête et jeta un regard sur le paysage ; ses yeux avaient l'air de ne rien voir. Le journal glissa de ses genoux ; mais elle n'y fit aucune attention.

Un sourire imperceptible jouait sur ses lèvres.

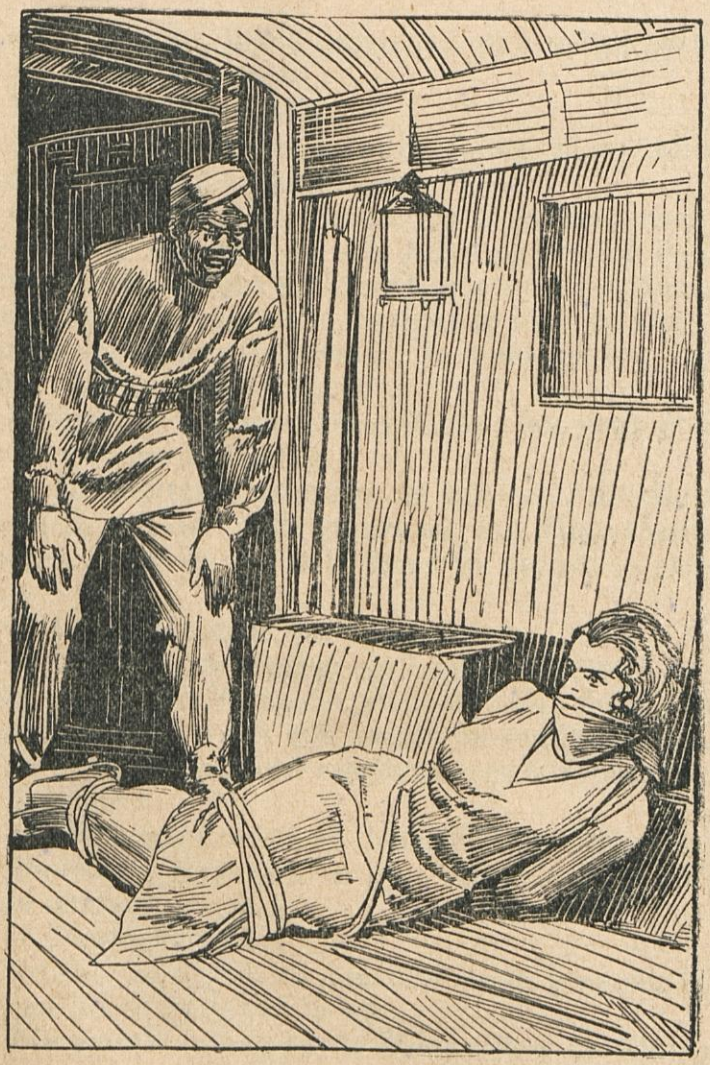
Hannheinz de Elbingen se pencha sur elle, l'air absent de la jeune femme l'inquiétait.

Elle respirait péniblement et sa voix était presque éteinte lorsqu'elle prononça comme dans un souffle :

— J'ai été très liée au sort de cet homme, Hannsheinz... j'étais beaucoup plus près de lui, que tu ne crois...

Hannsheinz de Elbingen la regarda, surpris.

Il se passa une main sur le front et dit lentemendt, comme s'il réfléchissait :



Juliane, impuissante, jetait à Koalwink des regards chargés d'indignation... (p. 3222)

— C'est vrai, je me souviens... on a même parlé de ton oncle dans le procès...

Brigitte hocha la tête.

— Oui... une guerre a failli éclater entre l'Allemagne et la France à cause de nous...

— Mais raconte-moi cela.... je n'en sais rien. Je dois t'avouer que cela ne m'a guère préoccupé dans le temps. Et maintenant seulement, que tous les journaux en parlent et qu'on entend partout le nom de Dreyfus, je commence à m'y intéresser. Je voudrais que tu me racontes tout ce que tu en sais.

Brigitte le regarda étrangement... ses yeux étaient tristes et voilés de larmes.

— Le capitaine Dreyfus est innocent, dit-elle fermement et avec une telle assurance, que Hannsheinz de Elbingen dressa la tête et la fixa d'un regard interrogateur.

— C'est ton oncle qui te l'a dit ?

— Oui, il m'en a parlé également. Mais tout ce que je sais, sur cette affaire, me vient du frère du capitaine Dreyfus ; c'est lui qui m'a assuré de son innocence...

— Tu es toujours en relations avec la famille Dreyfus, Brigitte ?

— Plus maintenant, je leur dois une très grande reconnaissance, mais je n'ai plus entendu parler d'eux depuis quelque temps.

— Pourquoi cela ?

Brigitte se mit à lui raconter cette promenade où Mathieu lui avait sauvé la vie.

Elle évitait le regard de Hannsheinz de Elbingen. Mais il remarqua la mélancolie qui se peignit sur le visage de la jeune femme et il distingua le tremblement léger de sa voix.

Il s'assit plus près d'elle et passa son bras autour

de ses épaules, comme pour la protéger d'un danger inconnu.

— Il me semble que tu as des secrets pour moi, Brigitte, dit-il doucement, tu ne me racontes pas ce qui se passe dans ton cœur. As-tu peur que notre amitié en souffre ? Ne peux-tu pas me raconter tout ce qui t'est arrivé, pendant mon absence ? Je sens cette distance que tu mets entre nous, chaque fois que nous parlons des années, où j'étais loin de toi, et cela me fait de la peine... Essaie d'avoir un peu de confiance en moi, Brigitte...

Elle leva les yeux vers lui.

— Comme tu es clairvoyant, Hannsheinz...

Il caressa doucement sa main.

— Tous ceux qui aiment, possèdent le don de deviner les pensées. Je sens depuis quelques jours qu'une chose te préoccupe spécialement. Je le sens d'autant plus que je t'aime et que je suis profondément touché par tout ce qui te concerne. Crois-tu cela, Brigitte ?

Elle fit un signe de la main, mais ne répondit pas.

Mais Hannsheinz remarqua qu'elle avait rougi et qu'elle cachait son visage en détournant la tête pour contempler le lac qui s'étalait devant eux.

Après un silence de quelques minutes, elle dit :

— Tu dois tout savoir, Hannsheinz ; il vaut mieux te raconter tout ce qui m'a préoccupé dans les derniers jours. J'ai hésité à t'en parler, mais mon cœur déborde ; je dois te dire tout ce qui m'opprime...

Elle ferma les yeux et s'appuya plus fort contre l'épaule de Hannsheinz de Elbingen. Celui-ci la serra étroitement contre lui, comme pour lui montrer qu'il était près d'elle et qu'elle n'avait rien à craindre...

Elle sourit un peu ; le sentiment de se voir comprise et aimée, de sentir autour d'elle les bras forts de cet homme, lui rendait son calme habituel.

Lentement, comme se parlant à soi-même, elle commença :

— En ce moment, lorsque Mathieu Dreyfus me sauva la vie, j'étais prête à croire, que le destin nous avait destinés l'un à l'autre.

Elle s'arrêta, car elle avait senti que Hannsheinz de Elbingen avait sursauté.

Elle se tourna vers lui, caressa sa main et murmura doucement :

— Ne crains rien, tout cela appartient au passé, la flamme s'est éteinte, comme si elle n'avait jamais brûlé, mon cœur ne sait plus rien de cet amour...

Il la regarda d'un air méfiant :

— Crois-tu donc que l'amour peut jamais cesser ?

Brigitte haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. L'unique chose qui est très claire pour moi est que le sentiment que j'ai eu pour Mathieu Dreyfus n'existe plus. Une grande reconnaissance a pris sa place et peut-être ai-je confondu simplement la reconnaissance avec l'amour, car j'étais très jeune et très impulsive...

Elle se tut pendant un instant, puis elle continua :

— Tu dois tout savoir, Hannsheinz ; je ne veux rien te cacher des événements de ma vie. J'ai tant pensé à tout cela ces derniers jours et j'ai réfléchi me demandant s'il était temps de t'en parler. Et c'est le hasard qui m'a procuré l'occasion de te parler des dernières choses qui te sont inconnues dans ma vie...

Tu sais que je n'aimais pas Fritz de Stetten. Je l'acceptais, parce qu'il avait aidé mes parents dans une situation matérielle bien pénible et qu'ils attendaient de moi de régler cette dette. Il serait difficile de t'expliquer ce qu'une jeune fille romantique ressent, lorsqu'elle doit se résigner, lorsque tous ses rêves sont démolis, lorsque tous ses désirs et ses espoirs s'écroulent. J'avais

imaginé le bonheur différemment, les fiançailles, le mariage signifiaient beaucoup plus pour moi, que Fritz de Stetten ne pouvait me donner.

Il m'aimait, cela est certain... mais à sa manière. Et je ne le comprenais pas. Nos caractères étaient trop différents, et avec le temps mon désir pour l'amour, pour le bonheur, augmentait irrésistiblement.

Ce fut juste à ce moment que je rencontrais Mathieu Dreyfus. Il était très différent de Fritz de Stetten. Son amour n'était pas une passion sauvage, mais une adoration délicate et tendre. Je lui permis de me revoir et je venais souvent et avec joie, pour causer avec lui. Son caractère doux et tranquille m'attirait et, lentement, nous devînmes amis. Tout au moins je croyais que ce n'était que de l'amitié, jusqu'à ce qu'un jour, je tombais et Mathieu Dreyfus me ramassa. Me sentant serrée dans ses bras, je crus soudain que c'était de l'amour que je ressentais pour lui. Quelque temps plus tard nous nous avouâmes cet amour. J'étais décidée à rompre mes fiançailles avec Fritz de Stetten et à me marier avec Mathieu Dreyfus.

Mais le destin en avait décidé autrement. La raison nous interdisait d'agir tant que le nom du frère de Mathieu était traîné dans la boue par tous les journaux du monde ; nous devions attendre l'accomplissement de nos désirs. Puis les événements se précipitèrent. Je t'ai raconté le duel au cours duquel Fritz de Stetten fut gravement blessé... Nous nous mariâmes à l'hôpital...

Je croyais mourir de chagrin... il me semblait impossible que la vie put continuer ainsi et je songeais à me suicider. Mais je n'en trouvais pas le courage et, lentement, la vie m'entraînait. Je m'aperçus qu'on ne mourrait pas de chagrin. Mais je me sentais seule, terriblement seule, et dans cette solitude du cœur, la nostalgie de revoir Mathieu devint irrésistible. J'étais de plus

en plus persuadée que c'était lui, le seul homme, qui pourrait me rendre heureuse, j'étais convaincue que je l'aimais.

J'essayais de lui prouver ma reconnaissance en luttant avec sa famille pour l'honneur d'Alfred Dreyfus ; j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, pour démontrer l'innocence de son frère et la faire connaître à tous mes amis.

— Tu l'as donc revu ? Tu es toujours en relations avec lui ?

Brigitte hocha la tête.

— Je l'ai revu, lorsque je croyais pouvoir lui rendre service. Mais je me trompais. L'homme, qui m'avait promis les preuves de l'innocence de Dreyfus, était un escroc... il m'avait demandé de l'argent et je ne reçus jamais les preuves. Je dus me séparer de Mathieu sans avoir pu l'aider. Nous nous séparâmes sous l'impression de cette amère désillusion ; il m'en voulait, malgré lui, de ma non-réussite. Nous n'avions aucun espoir en l'avenir et aucun droit de faire des plans. J'étais mariée à Fritz de Stetten et je lui avais promis, de ne me pas me remarier après sa mort. Il était neurasthénique et m'avait forcé de lui faire cette promesse.

— Mathieu Dreyfus le savait ?

— Oui, je lui avais parlé de cette étrange demande de mon mari et il m'avait fait d'amers reproches. Mais il savait bien, que j'étais décidé à ne jamais manquer à la promesse que j'avais faite à mon mari.

— Mais lorsque ton mari t'a libérée de cette promesse avant sa mort, ne lui as-tu pas fait signe ? N'as-tu pas suivi la voix de ton cœur ?

— Si !...

Hannsheinz de Elbingen serra les lèvres ; il était devenu très pâle.

— C'est donc cela, gémit-il, maintenant, je sais

pourquoi tu as tellement changé ; je ne te reconnais plus, mais tes paroles m'ont tout révélé. Tu en aimes donc un autre ?...

Il avait détaché son bras des épaules de Brigitte et s'était levé brusquement. Après avoir fait quelques pas dans la direction de la grande route, il revint. Lentement, il s'assit, loin d'elle, sa tête baissée sur la poitrine ; ses mains crispées fiévreusement.

Brigitt s'en aperçut et se pencha anxieusement vers lui. Prenant ses mains dans les siennes elle lui dit d'un ton persuasif :

— Mais, écoute-moi donc, Hannsheinz ; je n'ai pas encore fini mon histoire. Tu ne dois pas t'impatienter. Je suis tellement heureuse de trouver enfin une issue à toutes ces complications morales, qui menaçaient de m'écraser. Comprends donc, je suis une femme qui a un cœur passionné et tendre. J'ai rêvé, depuis mon enfance, d'être un jour non seulement la femme de mon mari, la mère de ses enfants, celle qui dirige sa maison et s'occupe de son intérieur, mais aussi sa camarade, sa compagne, qui partage tout avec lui, les bonnes et les mauvaises journées... Je savais que de tels rêves ne s'accomplissent presque jamais. Peu de femmes ont ce bonheur si complet et si grand. Mais je croyais l'avoir trouvé avec Mathieu Dreyfus... Dans toutes les années tristes et sans espoir que je passais à côté de Fritz von Stetten, Mathieu était devenu un espèce d'idéal pour moi. Fritz me tourmentait de sa jalousie, de sa mauvaise humeur, de sa mesquinnerie... Mathieu devenait pour moi l'homme rêvé, celui qui devait me délivrer de toute cette misère. Je ne le voyais plus, comme il était en vérité... il s'était changé pour moi en prince de conte de fée... Et je le cherchais inconsciemment partout. Je voulais le revoir... car j'attendais d'une telle entrevue la décision pour mon avenir... pour toute ma vie...

Hannsheinz de Elbingen leva la tête et fixa Brigitte d'un regard anxieux :

— Et cette décision a été prise, Brigitte ?

Elle inclina gravement la tête.

— Oui, car je ne serais pas ici, si je ne voyais pas encore clair, Hannsheinz.

Un espoir brilla dans les yeux de l'homme ; il mit sa main sur l'épaule de Brigitte :

— Tu n'es donc pas liée à Mathieu Dreyfus ?

— Non, au contraire, je me suis libérée de lui pour toujours.

— C'est vrai, Brigitte ?...

— Oui, Hannsheinz...

— Mais pourquoi as-tu fait cela ? Aviez-vous tellement changé pendant que vous étiez séparés ?

— Nous n'avons même pas parlé ; je ne sais pas s'il a beaucoup changé !

Hannsheinz de Elbingen regarda son amie d'un air surpris.

Brigitte se mit à rire et continua :

— Ecoute-moi ; lorsque j'arrivais à Paris, j'entendis dire que Mathieu Dreyfus s'était fiancé avec une jeune fille, que je ne connaissais même pas... Et j'étais venue exprès à Paris, pour le revoir...

Elle s'arrêta, mais le sourire qui restait sur son visage, ne montrait aucune amertume.

— Pauvre Brigitte... ma pauvre chérie...

Plein de compassion, il lui caressa les cheveux, puis il attira une des belles mains blanches à ses lèvres et l'embrassa longuement.

Mais Brigitte secoua la tête en souriant :

— Tu ne dois pas avoir pitié de moi, Hannsheinz... Le destin a voulu mon bonheur en ce moment, car lorsque j'ai vu Mathieu à côté de cette autre femme, je devins soudain tranquille. Je réalisais, que ce n'était pas

l'amour, je m'analysais et je voyais, que j'avais vécu pendant des années dans un rêve. Aurais-je aimé Mathieu Dreyfus, je n'aurais pas renoncé si facilement... je serais allée vers lui, j'aurais voulu une entrevue, j'aurais lutté contre cette autre femme. Mais je n'ai rien fait. J'étais très calme et très résolue à ne rien faire, je ne lui ai même pas écrit...

Et puis, tu es venu ; tu es entré dans ma vie, au moment où je t'attendais le moins, Hannsheinz... et ta présence a commencé à inquiéter mon cœur ; tu as troublé la tranquillité de ma vie !...

— Je pourrais espérer, l'interrompit Hannsheinz de Elbingen brusquement, la serrant contre lui...

— Laisse-moi finir, ce que j'ai à te raconter... Tu dis que j'ai été opprimée et triste durant tous ces jours. Et tu avais raison. Je lutte avec moi-même car je me demande à tout instant, si le sentiment, que j'ai en ce moment pour toi, et qui m'attire irrésistiblement vers toi, est de l'amour. Je ne suis pas sûre que c'est de l'amour vrai, comme tu le mérites, Hannsheinz. Comprends-moi bien... j'essaie toujours de me mettre à ta place, de deviner tes pensées. Je m'imagine ce que je ferais, si un jour je te voyais aux côtés d'une autre femme, si, soudain, tu commençais à aimer une autre que moi... Je me demande si j'agirais comme j'ai agi avec Mathieu Dreyfus et si je te laisserais partir, sans faire un effort pour te retenir près de moi !

— Et quelle réponse as-tu trouvé à cette question ?

Brigitte soupira profondément. Elle tourna la tête et Hannsheinz de Elbingen s'aperçut qu'elle rougissait.

Un profond silence se fit.

Puis Hannsheinz de Elbingen mit son bras autour de la taille de Brigitte et l'attira vers lui.

— Serais-tu triste, si je partais, Brigitte ? demanda-t-il lentement.

Elle hocha la tête.

...Je pense que oui.

— Mais Brigitte, tu m'aimes...

— Il me semble, Hannsheinz...

Il lui ferma la bouche d'un long baiser.

Lorsque, après une étreinte passionnée, Brigitte se détacha de ses bras, elle sourit d'un air heureux et murmura doucement :

— Je sais maintenant, Hannsheinz, que je t'aime ; je sais enfin, que mon cœur a trouvé sa patrie ; que je ne serais jamais plus seule...

— Et tu n'aurasd plus de mauvaises pensées, tu n'auras plus de soucis pour l'avenir, Brigitte... Essaie donc de croire au bonheur et de te convaincre que tu as trouvé le vrai amour.

— C'est tellement étrange Hannsheinz... La vie est si mystérieuse, nous ne pouvons jamais la résoudre ; mais le plus grand mystère est celui de l'amour, cet amour, qui a uni nos cœurs pour toujours. Je ne peux pas encore croire à un tel miracle...

Il l'embrassa longuement.

— C'est le plus grand bonheur, que le destin a pu nous donner, Brigitte ; soyons reconnaissants et réjouissons-nous, que nos cœurs se soient trouvés... Bientôt tu m'appartiendras pour toujours, n'est-ce pas Brigitte ; je suis si impatient de t'avoir tout à moi.

Elle s'inclina la tête avec un sourire heureux.

— Oui, Hannsheinz, maintenant, que tout est clair, que je t'ai tout dit de mon passé, que les derniers obstacles se sont écroulés, je veux prendre le chemin du bonheur ; je veux marcher avec toi ; à tes côtés, comme ta meilleure compagne.

— Et je voudrais mettre mes mains sous tes pieds, pour que tu ne te fasses pas mal sur la route, pour que les pierres ne blessent pas tes pieds fragiles, pour que tu

ne sentes pas les épines, qui pourraient te piquer dans l'herbe. Ton chemin a été si dur jusqu'à présent, que je voudrais t'épargner toutes les douleurs, toutes les difficultés. Je ne veux rien savoir de ton passé, de tout ce qui a été avant moi... Brigitte, je suis si heureux du présent qui m'appartient. Car il m'appartient, dis-le moi encore une fois...

Elle l'embrassa...

— Ne me laisse plus attendre longtemps, supplia-t-il, marions-nous bien vite...

Brigitte le regarda, effrayée :

— Mais Hannsheinz, il n'y a pas encore un an, que Fritz est ort, il faura attendre encore quelques mois ; je ne puis pas encore penser à un nouveau mariage...

— Pourquoi devons-nous attendre notre bonheur plus longtemps, Brigitte ? Le mort ne peut pas nous empêcher d'être heureux, cela ne lui prendra pas son repos, cela ne peut plus le troubler. Et si tu as peur, de ce que diront les gens, tu as tort. Laisse-les donc parler. Devons-nous nous résigner à perdre une part de notre bonheur, parce qu'ils se préoccuperont de nos affaires personnelles ? Non, Brigitte, nous savons maintenant, que nous devons rester ensemble pour la vie et nous avons toute la responsabilité de nos actes. J'écrirais aujourd'hui à ton père et je lui demanderais ta main. Puis je partirais chez moi et préparerais tout pour ta réception. Nous allons nous marier tout tranquillement, pour que les gens n'en parlent pas trop et puis nous serons ensemble pour toujours. Ne me fais pas attendre Brigitte ; pense donc, au nombre d'années, où je t'ai attendu. Dis que tu es d'accord avec moi ?

Elle posa sa tête sur son épaule.

— Je suis à toi, Hannsheinz, murmura-t-elle, dou-

cement, je reviens à toi, car je sais maintenant que mon bonheur est uniquement près de toi, dans tes bras, et sur ton cœur !

Chapitre CDXXXII.

LA PENTE.

Esterhazy était de nouveau à Londres.

Quand il sortit de la gare, un brouillard épais l'empêchait de voir à un mètre devant lui ; c'était à peine s'il apercevait sa propre main dans ces ténèbres verdâtres.

Il sourit amèrement.

L'avenir lui paraissait semblable à ce brouillard inhospitalier, qui l'accueillait à son arrivée.

Que devait-il faire ?

Durant le trajet, il avait réfléchi longuement à cette question, mais son esprit n'avait trouvé aucune issue. Cette fois-ci, il ne voyait plus aucun moyen de se tirer de cette embarrassante situation.

L'unique chose qu'il pouvait faire maintenant, était de revenir chez madame Brown.

Mais cette idée n'était pas des plus plaisantes ; il eut un léger frisson en pensant à l'intérieur qui l'attendait.

Certainement, les deux femmes se chargeraient de lui rendre la vie désagréable.

Oh ! ces femmes... Toutes étaient les mêmes ! En se souvenant de toutes ses maîtresses, il avait un goût amer

dans la bouche. Il constatait que toutes à un certain moment, lui avaient montré les griffes.

Le commencement avait toujours été admirable ; on l'avait gâté et soigné. Et, soudain, les griffes étaient sorties et il avait été obligé de partir au plus vite possible.

C'était sa femme, qui avait été la meilleure de toutes. Mais même l'amour de celle-ci s'était éteint. Il n'osait même plus penser à l'entrevue à laquelle il avait voulu la forcer, et où son beau-père l'avait mis si brusquement à la porte.

Cette scène avait porté un coup dur à sa vanité et il en souffrait encore atrocement.

Malgré le divorce et malgré toutes les histoires peu propres, qui les avaient séparés, il s'était toujours imaginé que Clara ne cesserait jamais de l'aimer et qu'elle le recevrait toujours les bras ouverts.

Comme elle ne l'avait pas fait, il ne lui restait pas autre chose à faire que de retourner chez madame Brown.

Il ne pouvait pas rester dans la rue et l'idée de chercher du travail ne lui venait même pas.

S'il avait eu de l'argent, Esterhazy aurait certainement changé de pension, mais ses poches étaient vides et son estomac également. Il n'avait pas mangé depuis qu'il avait quitté Paris.

Il était donc décidé à chercher un asile chez sa future belle-mère.

Mais lorsqu'il pénétra dans la maison et qu'il sentit l'odeur de misère, de graisse à bon marché et de vêtements sales, qui passait par toutes ces portes entr'ouvertes, un tel dégoût de ce milieu de pauvres le prit, qu'il pensa à s'enfuir. Déjà, il redescendait les escaliers, lorsque, soudain, madame Brown parut sur le seuil d'une porte.

— Seigneur !... c'est vous, monsieur le comte... ? Vous êtes déjà de retour ? Nous ne vous attendions pas si vite. Comment avez-vous pu régler si vite toutes vos affaires ? Entrez donc chez nous. Harriet sera contente de revoir son fiancé... la pauvre petite, elle s'est terriblement ennuyée pendant votre absence.

Madame Brown s'était approchée de la porte de son appartement et elle l'ouvrit. Puis, elle fit un geste d'invitation :

— Entrez donc, monsieur le comte, vous êtes chez vous.

— Attrapé ! — se dit Esterhazy, il ne me reste plus rien à faire que d'accepter...

Il entra dans la pièce et l'instant d'après il avait voulu s'enfuir. L'appartement n'était pas si mal, après tout et il s'installa confortablement dans un fauteuil.

Madame Brown était sortie dans le couloir et appelait à haute voix...

— Harriet, viens vite, viens voir...

La porte de la cuisine s'ouvrit et Harriet Brown se montra sur le seuil.

Pour ne pas tacher ses belles robes de ville, elle portait un saut de lit sale, qu'Esterhazy lui avait acheté un jour et qu'elle n'avait pas encore lavé une seule fois.

Elle n'avait pas mis de bas et portait de vieilles pantoufles trouées et poussiéreuses.

Ses cheveux n'étaient pas peignés et tombaient en désordre sur son dos.

Elle avait l'air terriblement négligé et sale.

Esterhazy fronça les sourcils... Harriet lui déplut énormément en ce moment.

— Epouser une femme pareille ! se dit-il avec horreur, c'est vraiment absurde de penser que moi qui ait eu tant de prétentions pour les femmes, je pourrai faire cela...

Mais il n'eut pas le temps de dire quoique ce fut, Harriet s'était immédiatement jetée à son cou.

Elle l'embrassait, riait, le comblait de caresses et lui disait sa joie de le revoir si vite.

Esterhazy acceptait tout avec patience.

Puis les deux femmes l'entraînèrent dans la cuisine et le forcèrent à s'asseoir dans un fauteuil.

Madame Brown s'excusa et sortit pour faire ses courses. Elle voulait préparer un repas splendide pour célébrer le retour inattendu du fiancé de sa fille.

Le jeune couple resta seul ; Harriet s'assit sur les genoux d'Esterhazy et posa sa tête sur son épaule.

— Tu ne peux pas t'imaginer combien tu m'as manqué, dit-elle tendrement. Je craignais qu'on ne te retînt en France. Je serais devenue folle de douleur, car je t'aime trop.

Esterhazy considéra d'un regard plein de méfiance:

— Ne me mens pas, Harriet ; je le saurais et tu le regretterais un jour.

Harriet eut un mouvement de révolte et dit d'un ton un peu aigri :

— Je crois que tu te méfies de moi. Et dire que je ne suis même pas sortie de la maison pendant ton absence... Tu n'as vraiment aucune raison de m'accuser de te tromper. Ce serait plutôt à moi de te demander quelles ont été tes aventures à Paris ? Je voudrais bien savoir si tu m'es resté fidèle pendant la semaine dernière? On m'a dit que les femmes de Paris sont très belles et surtout très séduisantes. Beaucoup plus que celles de Londres... Et comme je te connais... je crains fort, que tu n'aies pas eu la force de résister à la tentation...

— Ne me tourmente pas avec ta jalousie, Harriet. C'est l'unique chose qui pourrait nous désunir... Je déteste les scènes et si tu continues, je prendrais mes valises et je m'en irais aujourd'hui même.